

George Berkeley, entre ombre et lumière par Mathilde Tassel

George Berkeley, philosophe et théologien irlandais du XVIII^e siècle, est une figure atypique, voire ambivalente. Il n'a pas qualifié sa pensée, mais les suiveurs font de lui un antimoderne ou un anti-Lumière dans l'acception humienne ou kantienne des Lumières. On peut aussi se demander s'il est conservateur ou progressiste dans le sens politique d'après 1789, l'un ou l'autre ou bien les deux et si oui dans quelle mesure. À travers cet article, nous n'avons pas la prétention de relire la vie de George Berkeley dans son contexte ou bien de présenter une synthèse de son œuvre, mais nous prenons le chemin à rebours. À partir de son dernier ouvrage, *Siris*, chaîne de réflexions et de recherches philosophiques concernant les vertus de l'eau de goudron et divers autres sujets reliés les uns aux autres et naissant les uns des autres, nous cherchons à mettre en évidence ce qui fait de George Berkeley une figure singulière en plein siècle des Lumières.

Siris, une œuvre équivoque

Siris, chaîne de réflexions et de recherches philosophiques concernant les vertus de l'eau de goudron et divers autres sujets reliés les uns aux autres et naissant les uns des autres, abrégé en *Siris*, dit la *Siris*, est le dernier ouvrage de George Berkeley. Publiée pour la première fois en 1744, soit neuf ans avant son décès, cette œuvre est celle de la maturité. Le terme de maturité est employé à dessein dans la mesure où nous postulons que ce n'est pas une œuvre de vieillesse qui opère un bouleversement axiologique ou épistémologique de la pensée berkeleyenne.

Cet ouvrage est considéré comme une œuvre étonnante. Ce qui est considéré comme étant la première partie de l'œuvre est dévolu aux vertus curatives et prophylactiques de l'eau de goudron, et ce qui est considéré comme la seconde comporte des réflexions et développements philosophiques. Cette partition est artificielle, mais se justifie historiquement par une pratique de lecture effective de l'ouvrage. En effet, lors de la parution de l'ouvrage et les années qui suivirent, ce sont les vertus de l'eau de goudron et l'approche clinique qui sont recherchées, alors qu'ultérieurement, ce sont les réflexions philosophiques qui sont lues et commentées. C'est cette partition artificielle qui fait de l'ouvrage un objet unique aux yeux de nombreux lecteurs ; or, le titre complet, *Siris*, chaîne de réflexions et de recherches philosophiques concernant les vertus de l'eau de goudron et divers autres sujets reliés les uns aux autres et naissant les uns des autres, en donne pourtant la clef de lecture. George Berkeley insiste sur les liens qui unissent les objets : une « chaîne de réflexion » dans laquelle chaque objet est un maillon, les « sujets » sont « reliés » et « naissent » les « uns des autres », une sorte de maïeutique qui pourrait être sans fin, mais dont la résolution est dans la dernière note. Cette dernière note et cette dernière citation éclairent ce qu'a été son cheminement intellectuel.

Ce qui est objecté à George Berkeley dans *Siris*

Ce qui est parfois reproché à George Berkeley, à cause de cet ouvrage, est l'apparente contradiction de sa philosophie. George Berkeley, empiriste, théorise l'immatérialisme ou l'idéalisme empirique, qualifié aussi d'idéalisme dogmatique : « *Esse est percipi aut percipere.* » Il renverse la proposition cartésienne de substance et de matière. Pour George Berkeley, la substance n'est pas la matière ; par ailleurs, il ne nie pas la substance de la matière. C'est Dieu, le percevant, qui soutient la substance. Dieu est la substance percevante. De là, découle une théorie de la perception contemplative et idéaliste, ce qui se traduit politiquement par une théorie de l'obéissance passive. Nous voyons là, en quoi la pensée berkeleyenne relève d'une monade.

L'immatérialisme de Berkeley est certes un idéalisme mais un idéalisme empirique, sans transcendance, sans spéculation ni doute méthodique à visée épistémique. Condamnant la scolastique et le scepticisme épistémique, il a une vision utilitariste et nominaliste du langage, il prône une métaphysique dégagée des mots et de leurs médiations ; l'expérience est privilégiée

pour toucher la réalité afin d'avoir une perception directe de la réalité spirituelle. Pour John Locke, dans *Essai sur l'entendement humain* (1690), les mots sont au fondement de sa théorie de la connaissance ; pour Berkeley, dans *les Principes de la connaissance humaine* (1710), les mots ne doivent pas correspondre à des idées générales abstraites. Avant toute chose, donc avant l'accès à la connaissance, il convient de se débarrasser du poids des mots, de les utiliser comme des outils au service d'une approche sensible. C'est sur ce point précis et innovant de l'approche empiriste que George Berkeley va plus loin que John Locke.